

NOTE SUR L'HIPPODROME DE CONSTANTINOPLE VU PAR LES ARABES

par Sophie MÉTIVIER

Le regard des Arabes sur l'hippodrome de Constantinople est né à l'épreuve de la captivité de guerre : les premières mentions de son existence, chez Ibn Khurradādhbih comme chez Ibn Rusta¹, sont le fait, direct ou indirect, de prisonniers musulmans conduits à Constantinople, tel Hārūn ibn Yaḥyā au tournant des IX^e et X^e siècles. C'est principalement en qualité de captifs que les musulmans pénètrent dans l'enceinte de l'hippodrome, lorsque l'on y célèbre le cérémonial du triomphe², et c'est au voisinage immédiat de l'hippodrome que la prison des notables musulmans est située³. Le témoignage, oculaire ou auriculaire, des prisonniers de guerre fonde ainsi la description de l'hippodrome chez les trois premiers auteurs arabes qui en font mention — après qu'Ibn Khurradādhbih, dans la seconde moitié du IX^e siècle, eut surnommé Constantinople « l'hippodrome » (*bdhrūm*) ou « la ville de l'hippodrome » sans préciser davantage⁴ — Ibn Rusta et al-Muqaddasī dans le premier et le dernier quart du X^e siècle⁵, al-Idrīsī au XII^e siècle⁶. Si les deux premiers l'identifient au champ de courses (*maydān*), réalité fami-

1. Djarmī ibn Abī Muslim al-Djarmī, détenu par les Byzantins pendant huit ans avant d'être libéré en 845 (voir F. WINKELMANN, « Probleme der Informationen des Al-Garmi über die byzantinischen Provinzen », *BSt* 43, 1982, p. 18-29), et Hārūn ibn Yaḥyā, captif à Constantinople à la fin du IX^e ou au début du X^e s. (sur la date controversée de son séjour, voir A. A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes*, II, 2, trad. M. Canard, Bruxelles 1950, p. 381-382).

2. *De cer.*, I, 78 ; II, 20 : les prisonniers qui participent au triomphe célébré dans l'hippodrome sont très probablement arabes. C'est en effet le cas en II, 19, où le triomphe a lieu au forum. Voir J. F. HALDON, *Constantine Porphyrogenitus. Three Treatises on Imperial Military Expeditions*, CFHB XXVIII, Vienne 1990, texte C, p. 146-151 ; M. MCCORMICK, *Eternal Victory. Triumphal Rulership in Late Antiquity, Byzantium, and the Early Medieval East*, Cambridge 1986 ; A. KOLIA-DERMITZAKI, « Άκτα και Θριάμβοι στο Έκθεσις τῆς Βασιλείου Τάξεως », *Byzantiaka* 14, 1994, p. 393-443.

3. Voir AL-MUQADDASĪ, *infra*.

4. IBN KHURRADĀDHBĪH, *Kitāb al-Masālik wa-l-mamālik (Liber viarum et regnorum)*, éd. trad. M. J. de Goeje, *Bibliotheca geographorum arabicorum* 6, Leyde 1889, p. 109, p. 81.

5. IBN RUSTA, *Kitāb al-A'lāq al-nafisa*, éd. M. J. de Goeje, *Bibliotheca geographorum arabicorum* 7, Leyde 1892, p. 120 ; trad. fr. G. Wiet, *Les atours précieux*, Le Caire 1955, p. 135. AL-MUQADDASĪ, *Aḥsan al-taqāsīm fi ma'rifaṭ al-aqālīm*, éd. M. J. de Goeje, *Bibliotheca geographorum arabicorum* 3, Leyde 1877, p. 147-148 ; traduction de la description de Constantinople dans A. A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes*, II, 2, trad. M. Canard, Bruxelles 1950, p. 422-424.

6. AL-IDRĪSĪ, *Kitāb Nuzhat al-muḥtāq fi khtirāq al-āfāq*, éd. A. Bombaci et alii, Naples-Rome 1970-1978, p. 801-802 ; P. A. JAUBERT, *Géographie d'Edrisi traduite de l'arabe en français d'après deux manuscrits de la Bibliothèque du Roi et accompagnée de notes*, II, Paris 1840, p. 299 (revu par A. NEF, *Idrīsī. La première géographie de l'Occident*, Paris 1999, p. 411).

lière de la ville arabe⁷, et le troisième à un cirque (*mal'ab*), tous esquissent une présentation globale de l'hippodrome (*bdhrūn* ou *bidhrūn* chez Ibn Rusta, *Ibūdhrrūn* chez al-Idrīsī), en indiquant sa localisation et sa fonction, en décrivant sa monumentalité. Situé à proximité immédiate du palais impérial auquel il donne accès, l'hippodrome s'organise autour d'une plate-forme (*dakka*) ou allée (*zuqāq*), renferme un enclos (*ḥabl*) pour les chevaux, comprend deux portes occidentales et possède de nombreuses statues, d'hommes ou d'animaux (*ṣanam*, idole, ou *šūra*, image) — qui correspondent respectivement au *kathisma*, à la *spina*, aux *carceres* et, entre autres monuments, aux statues d'auriges ou d'empereurs⁸. Il n'est pas jusqu'aux statues de lions et d'animaux sauvages qui ne puissent être identifiées, étant attestées par Nicéas Choniote ou Robert de Clari⁹. C'est par conséquent dans une topographie non pas approximative, mais minimale, que s'inscrit la vision des auteurs arabes, une vision qui s'attache moins au lieu, décrit en quelques mots, qu'au langage que recèlent l'hippodrome, son rituel et sa monumentalité. Tandis que les courses sont au centre des témoignages d'Ibn Rusta et d'al-Muqaddasī, elles disparaissent du texte d'al-Idrīsī ainsi que des évocations, contemporaines ou postérieures, d'al-Harawī et d'al-Qazwīnī : leur description, au XII^e ou au XIII^e siècle, est réduite à l'évocation de deux colonnes ou d'une seule (*manāra*, phare)¹⁰. Les monuments de l'hippodrome, simples mentions adjacentes chez les premiers, sont devenus le point de mire des seconds. Que signifie un tel déplacement d'intérêt, du rituel à la monumentalité de l'hippodrome, chez des auteurs qui probablement puisent à une seule et même source, le témoignage d'Hārūn ibn Yaḥyā¹¹ ?

Au dire de celui-ci, les courses à l'hippodrome, sous le regard de l'empereur, des patrices et des habitants de Constantinople, supposent la participation de deux chariots

7. Place par excellence des exercices équestres, il est construit à des fins sportives, militaires et ludiques. Voir, par exemple, *The History of al-Ṭabarī*, XXXI, trad. M. Fishbein, New York 1992, p. 18 : « [Al-Amīn] ordered the building of a parade ground (*maydān*) around the palace of Abū Ja'far in the city [Bagdad] for polo and games. »

8. Sur la porte de communication entre l'hippodrome et le *kathisma*, la *spina*, les *carceres* et les statues de cochers, cf. G. DAGRON, *Commentaire*, p. 113 s. Sur les deux portes occidentales, voir R. GUILLAND, *Études de topographie de Constantinople byzantine*, Paris 1969, p. 512-514.

9. NICÉAS CHONIOTE, *De signis Constantinopolitanis*, éd. J. L. Van Dieten, CFHB XI, 1, Berlin-New York 1975, p. 650-653 : des statues de cheval, de lion et de hyène. ROBERT DE CLARI, *La conquête de Constantinople*, XC, dans *Historiens et chroniqueurs du Moyen Âge*, éd. A. Pauphilet, Paris 1952, p. 67 : des chevaux, des lions et des ours en cuivre. Une seule indication est erronée, la mention de la statue d'un unique cheval au-dessus de l'enclos qui correspond en fait au quadrigue de Lysippe.

10. AL-HARAWĪ, *Kitāb al-Ishārāt ilā ma'rifat al-ziyārāt*, éd. J. Sourdél-Thomine, Institut français, Damas 1953, p. 49-50, p. 56-57 ; *Guide des lieux de pèlerinage*, trad. J. Sourdél-Thomine, Institut français, Damas 1957, p. 113-115, 127-128 ; AL-QAZWĪNĪ, *Āthār al-bilād wa-akḥbār al-'ibād*, éd. F. Wüstenfeld, *Kosmographie*, II, Göttingen 1848, p. 605 ; traduction de la description des merveilles de Constantinople dans M. IZEDDIN, « Quelques voyageurs musulmans à Constantinople au moyen âge », *Orient* LX, 34, 1965, p. 89-90. Les auteurs ultérieurs ne font que reprendre les témoignages étudiés. Ibn Baṭṭūṭa ne dit mot de l'hippodrome, cf. F. MICHEAU, « Ibn Baṭṭūṭa à Constantinople la Grande », *Médiévales* 12, 1987, p. 65.

11. Sur al-Idrīsī, voir *infra*. Concernant al-Harawī, J. Sourdél-Thomine remarque qu'il connaissait les ouvrages géographiques plus anciens mais qu'il ne leur accordait qu'une importance secondaire : Al-Harawī, trad. J. Sourdél-Thomine, xxxvii, n. 1. Il cite, comme Ibn Rusta, les éléphants de la Porte d'Or. Ibn Rusta est pareillement l'une des sources d'al-Qazwīnī sur Constantinople : voir M. KOWALSKA, « The Sources of al-Qazwīnī's *Āthār al-Bilād* », *Folia orientalia* VIII, 1967, p. 41-88.

(*adjala*)¹², de deux hommes et de huit chevaux, l'ouverture de deux portes et la remise de deux prix (un collier d'or et une livre d'or)¹³. En rendant compte de la participation de deux cochers de quadriges, et non de quatre, à l'inverse de ce qu'atteste le *Livre des cérémonies*, l'auteur dévoile et met en exergue, en la systématisant et en la simplifiant, la dualité du rituel des courses, à laquelle il ne donne cependant aucune signification sociale, politique ou symbolique, en l'absence de toute évocation des couleurs ou factions de l'hippodrome¹⁴. En n'interprétant pas le rituel, Hārūn ibn Yaḥyā reste au plus près de la réalité byzantine de l'hippodrome¹⁵, au contraire d'al-Muqaddasī qui la respecte et la pervertit tout à la fois en mêlant, dans la lecture qu'il en donne, les traditions byzantines et arabes. Il place en effet aux fondements des courses la division en deux clans et deux devises, les Bleus et les Verts, qui est ici l'expression d'une double opposition, conforme aux traditions des deux mondes, entre l'empereur et son « vizir », entre les Byzantins et les musulmans. Il fait écho à l'autorisation donnée aux prisonniers, à l'issue du triomphe, d'assister aux courses en contrebas des Verts¹⁶, en même temps peut-être qu'une allusion à la préférence légendaire donnée par les Verts au consul Kal-listratos¹⁷, dans le respect de la symbolique des couleurs du monde musulman, qui fait du vert la couleur du Prophète et de l'islam et attache au bleu un caractère néfaste et magique¹⁸. Il reprend, avec la division en deux clans et la distribution de deux prix¹⁹, le schéma dualiste de la description d'Hārūn ibn Yaḥyā. Mais, dans le sens imparté au rituel des courses, qui a valeur de pari et de présage dans les relations entre Byzantins et musulmans, al-Muqaddasī puise à la seule tradition arabe : suivant une anecdote d'Ibn 'Abd al-Ḥakam, reprise, au XIV^e siècle, par al-Maqrīzī, 'Amr ibn al-'Āṣ, dont il s'agit en fait de légitimer la conquête de l'Égypte, prend part, dans l'hippodrome d'Alexandrie et du temps des Byzantins, à un jeu de balle auquel princes et rois participent ou assistent et dont le vainqueur est appelé à régner sur l'Égypte²⁰. Ainsi le jeu est-il enrichi d'une

12. Voir *ET*² I, p. 211-212, « *adjala* » : M. Rodinson note la rareté de l'emploi de ce terme et de l'usage des véhicules à roues dans le monde arabe à l'époque médiévale. Les courses de chars y sont tout à fait étrangères.

13. Les chariots sont d'or, les vêtements d'étoffe dorée : sur des détails similaires, voir *De cer.*, I, 79 (housses, colliers et brides dorés des chevaux). Les deux prix correspondent-ils à la couronne et aux *nomismata* délivrés aux vainqueurs ou aux deux temps du cérémonial, la remise des prix après chaque course et la remise des couronnes après un cycle de quatre courses ? Voir G. DAGRON, *Commentaire*, p. 169. Hārūn ibn Yaḥyā note à tort que les attelages font trois fois le tour des idoles : les concurrents tournaient sept fois autour de la *spina*.

14. C'est une réalité qui affleure néanmoins dans la description d'Hārūn ibn Yaḥyā : il note, dans la procession de l'empereur à la Grande Église, la présence de vieillards, de jeunes gens, de pages et de valets, vêtus de brocart rouge, de brocart blanc, de brocart vert et de brocart bleu ciel. IBN RUSTA, trad. G. Wiet, p. 139.

15. Sur le système fondamentalement dualiste de l'hippodrome et des couleurs, voir G. DAGRON, *Commentaire*, p. 140.

16. *De cer.*, II, 20.

17. Sur cette anecdote, qui a pour cadre le forum, non l'hippodrome, et l'épisode historique qui a pu l'inspirer, voir G. DAGRON, *Naissance d'une capitale. Constantinople et ses institutions de 330 à 451*, Paris 1974, p. 315-316. D'autres faits, réels ou légendaires, peuvent être à l'origine de l'association de l'empereur aux Bleus, ainsi la participation, sous la couleur bleue, de Michel III aux courses : *Théophane Continué*, Bonn, p. 198-199.

18. A. MORABIA, « Recherches sur quelques noms de couleur en arabe classique », *Studia Islamica* 21, 1964, p. 61-99.

19. Il s'agit de vêtements d'honneur et de cadeaux. Sur les premiers, voir G. DAGRON, *Commentaire*, p. 167.

20. IBN 'ABD AL-ḤAKAM, *Futūḥ Miṣr*, éd. C. C. Torrey, New Haven 1922, p. 53-55. AL-MAQRĪZĪ, *Kitāb al-Mawā'iz wa-l-i'tibār fi dhikr al-khiṭaṭ wa-l-āthār*, éd. G. Wiet, Mémoires publiés par les membres de l'Insti-

fonction prédictive qui, associée par al-Muqaddasī à la structure dualiste du rituel, absente du récit d'Ibn 'Abd al-Ḥakam, donne sens aux courses de l'hippodrome constantinopolitain. En faisant de celles-ci un rituel de conflit, al-Muqaddasī introduit l'antagonisme entre Byzantins et musulmans dans le champ de l'hippodrome et inscrit le rituel dans la réalité contemporaine du conflit arabo-byzantin et de la captivité de ses coreligionnaires à Constantinople²¹. Aussi a-t-il précédemment localisé l'hippodrome entre le palais impérial et la prison des musulmans²². L'empereur, qui devient simple partie prenante des courses, est en conséquence relégué au second plan du rituel de l'hippodrome, qui n'a plus dès lors le statut d'un rituel impérial. En infléchissant la signification de celui-ci, il extrapole certes, à la faveur de sa propre culture et de l'enjeu de son œuvre²³, mais rappelle aussi la dimension profondément conflictuelle du rituel des courses.

Ce premier travail d'appropriation de l'hippodrome par la tradition arabe est poursuivi par les auteurs les plus tardifs : al-Idrīsī, dont la description de l'hippodrome puise dans le témoignage d'Hārūn ibn Yaḥyā, en citant pareillement les statues de cuivre à forme d'hommes, de chevaux et de lions, ne dit mot du rituel des courses ; il est imité en cela par al-Harawī et al-Qazwīnī. En éliminant de leur évocation le rituel des courses, ils soulignent *a contrario* combien celui-ci ne trouvait sens, aux yeux des Arabes, que dans le contexte de l'affrontement arabo-byzantin et de sa question subsidiaire, la captivité des musulmans à Constantinople. Par leur description de la seule monumentalité de l'hippodrome, les trois écrivains s'éloignent plus encore de la tradition et de la réalité byzantines. La fonction de la *spina*, qui de plate-forme devient allée chez al-Idrīsī, n'est plus de fournir un axe central aux courses, mais de permettre la déambulation entre les statues. Les statues elles-mêmes disparaissent des dernières descriptions et cèdent la place aux colonnes ; l'hippodrome n'est alors mentionné qu'incidemment, dépouillé de toute topographie, voire de son nom chez al-Qazwīnī, et relégué à une fonction muséographique²⁴. Sans aucune référence au monde byzantin, les colonnes sont interprétées à la lumière des traditions du merveilleux arabe. Ainsi la colonne consolidée de plomb et

tut français d'archéologie orientale du Caire 46, Le Caire 1922, p. 127-128 ; *Description topographique et historique de l'Égypte*, trad. fr. U. Bouriant, Mémoires de la mission archéologique française du Caire 17, Paris 1895, p. 452-454. Le lieu, anonyme dans le récit d'Ibn 'Abd al-Ḥakam, est implicitement identifié par al-Maqrīzī avec l'hippodrome à propos duquel il cite l'anecdote. Il est peut-être question, en fait de jeu de balle, de polo, sport d'origine persane pratiqué, depuis l'époque abbasside, dans l'enceinte de l'hippodrome arabe.

21. On retrouve le même procédé dans le récit d'Hārūn ibn Yaḥyā : après l'introduction des prisonniers musulmans au sein de la Grande Église, trois chevaux y sont pareillement conduits, dont le comportement est interprété comme le signe d'une victoire sur l'islam, cf. IBN RUSTA, trad. G. Wiet p. 141.

22. « [Au bord de la mer] se trouvent le champ de courses, le *dār al-balāḥ* [destiné à accueillir les prisonniers musulmans] et le *dār al-malik* [le palais du roi] sur un même rang, le champ de courses étant entre les deux *dār*. »

23. À savoir une description exhaustive et exclusive du monde de l'islam. Voir A. MIQUEL, *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du 11^e siècle*², I, Paris 1973, p. 313-330, particulièrement 323. Aussi al-Muqaddasī n'en vient-il à évoquer Constantinople — il le dit explicitement — que parce que celle-ci a sa place dans la géographie de la guerre, de la captivité et des échanges arabo-musulmans.

24. Al-Harawī procède ainsi dans l'ensemble de son œuvre en ne donnant que très peu d'informations géographiques sur les lieux de pèlerinage qu'il décrit.

de fer, peut-être l'obélisque de maçonnerie²⁵, est-elle implicitement identifiée avec la colonne fameuse du palais légendaire de Salomon à Alexandrie, capable de s'incliner, au gré du vent, dans toutes les directions²⁶. Si al-Harawī, le premier à la mentionner, ne cite à aucun moment la colonne alexandrine, alors qu'il évoque précisément les colonnes extraordinaires de Constantinople dans le chapitre consacré à Alexandrie, Abū Hāmid al-Andalusī explicite le parallèle²⁷ et, dans la similarité de l'anecdote relatée à ce sujet²⁸, dévoile l'origine alexandrine de la tradition qu'al-Harawī et al-Qazwīnī reprennent dans le cadre de l'hippodrome. À cette date, ils ont perdu de vue le monde byzantin et annexent l'hippodrome à la géographie symbolique et merveilleuse du monde arabo-musulman²⁹. Cité hors de tout temps, l'hippodrome est intégré à l'imaginaire des musulmans comme lieu magique par excellence, à la faveur d'une tradition alexandrine et non byzantine³⁰. Compté au nombre des antiquités (al-Idrīsī le désigne sous le terme de *mal'ab* — la place où l'on joue — qu'il réserve habituellement aux monuments romains³¹), il alimente de ce fait la vision merveilleuse que les Arabes ont d'un monde ancien et étranger.

D'al-Muqaddasī à al-Harawī, les auteurs arabes ont progressivement abandonné toute considération historique dans leur regard sur l'hippodrome de Constantinople, en faisant prévaloir la signification symbolique du lieu, de son rituel ou de ses monuments. Ainsi al-Harawī envisage-t-il d'évoquer principalement les colonnes, statues et talismans de la ville, qu'il a pourtant visitée sous le règne de Manuel Comnène, portant de ce fait un regard dénué de tout enjeu politique sur l'hippodrome, dont il retient les seules « étonnantes antiquités et statues ». En accordant la primauté au symbolisme de

25. Elle désigne peut-être le « colosse » ou *chalkos* en raison de son revêtement de plaques de bronze. Voir R. JANIN, *Constantinople byzantine*², Paris 1964, p. 192-193.

26. AL-IDRĪSĪ, trad. P. A. Jaubert, Paris 1836, I, p. 300-301 (voir A. NEF, p. 220) ; Ibn Rusta, trad. G. Wiet p. 132.

27. Abū Hāmid al-Andalusī, dans G. FERRAND, « Les monuments de l'Égypte au XI^e siècle d'après Abū Hāmid al-Andalusī », dans *Mélanges Maspéro*, III, Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire 68, Le Caire 1935-1940, p. 61 : « Parmi tous ces piliers qui étaient dans la salle d'audience de Salomon [à Alexandrie], il y en avait un qui faisait un mouvement à l'est et à l'ouest, avec le lever et le coucher du soleil. Les gens assistaient à ses mouvements sans savoir quelle en était la cause. Il en était de même à Constantinople où il y avait aussi un phare de pierre sur quatre piliers qui faisaient aussi, à l'est et à l'ouest, des mouvements dont les gens étaient témoins. La base se soulevait d'un côté vers un autre côté ; les gens introduisaient des morceaux de briques, de poteries et des pierres sous la base et quand la base penchait sur eux elle les écrasait. »

28. Dans les deux cas, il est fait mention de morceaux de poterie qui sont introduits sous la base, puis broyés.

29. Aussi les colonnes et les statues de l'hippodrome sont-elles en cuivre, les idoles évoquées par al-Idrīsī et la colonne merveilleuse creuses. Voir F. DE POLIGNAC, « Statues, métaux et miroirs : images de la fascination en Islam », dans *Démons et merveilles au Moyen Âge*, Nice 1990, p. 69-77.

30. Sur le pouvoir de fascination et la valeur magique des statues de l'hippodrome dans les *Patria*, voir G. DAGRON, *Constantinople imaginaire. Études sur le recueil des "Patria"*, Paris 1984, p. 132-150. Nous n'avons trouvé cependant aucune trace d'une légende similaire dans le merveilleux byzantin. Sur la place centrale de l'Égypte et du monde antique dans la tradition arabe des merveilles du monde, voir G. WIET, *L'Égypte de Muradi*, Paris 1953, particulièrement p. 1-15 (les sources), 70-78 (les talismans), 78-97 (différents monuments).

31. Voir par exemple AL-IDRĪSĪ, éd. A. Bombaci *et alii* p. 369, et trad. P. A. Jaubert, I, p. 353-354 (Baalbek, où il s'agit de théâtre et non d'hippodrome).

l'hippodrome dans la tradition arabe, aux dépens de son propre témoignage, al-Harawī exacerbe un parti pris que manifeste, dans les plus anciennes descriptions de l'hippodrome, le silence des auteurs arabes sur l'expérience des prisonniers de guerre au sein de son enceinte — une expérience fondatrice, mais occultée³². Au-delà de l'appropriation progressive de l'hippodrome par la tradition arabe, avec l'abandon du témoignage oculaire ou auriculaire, l'ensemble des textes montre que l'hippodrome est un lieu symbolique, vecteur, par son rituel ou sa monumentalité, d'un langage. Plus que la réalité historique de l'hippodrome, c'est la nature et la portée de ce langage qu'éclairent Ibn Rusta, al-Muqaddasī, al-Idrīsī, al-Harawī et al-Qazwīnī.

32. Le poète hamdanide Abū Firās fait peut-être exception : prisonnier à Constantinople de 962 à 966, il affirme ne pas avoir subi, contrairement aux autres captifs, la cérémonie de la *calcatio* qui a pour cadre le/la *bḥīm*. Il est possible que le terme désigne l'hippodrome. Cf. R. DVORAK, *Abū Firās, ein arabischer Dichter und Held*, Leyde 1895, p. 100-101.